

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 120 (1975)
Heft: 11

Artikel: À propos des grenades à main
Autor: Crassiez, Robert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-343986>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A propos des grenades à main

par le capitaine Robert Crassiez

HISTORIQUE ET ACCIDENTS

L'appellation de grenade que, dès l'origine, on trouve appliquée aux « bombes à main », leur fut donnée en raison de l'analogie de forme qu'elles présentaient avec le fruit du grenadier, genre de myrtacée méditerranéen. La date et les circonstances exactes dans lesquelles les grenades de guerre furent employées pour la première fois ne nous sont que mal connues.

Les historiens ne sont, en effet, pas tous d'accord et, si l'on peut affirmer qu'en 1427, lors de la défense de Cassalmaggiore, sur le Pô, François Sforza en fit usage, il semble qu'il n'en fut pas l'inventeur. Leur existence en effet — et leur usage — nous est signalée déjà dans le plus ancien traité d'art militaire allemand, le « Bellifortis » de Kyesser. La date de la publication de cet ouvrage se situe aux environs de 1400. On admet pourtant que la grenade à main, comme la poudre, était connue en Chine plusieurs siècles avant de l'être dans nos régions.

Les grenades à main employées à Cassalmaggiore, les premières que nous connaissions avec certitude, le furent par la défense, qui jeta du haut des remparts des bouteilles remplies de poudre sur les assaillants. Ce principe de la bouteille explosive sera d'ailleurs repris tout au long des siècles. C'est cette même méthode, perfectionnée, qui amène la découverte et l'emploi — toujours au début du XV^e siècle — de la grenade d'argile, emplie de chaux vive. Se brisant sur le sol, aux pieds d'un adversaire, elle l'asperge d'une chaux qui le brûle ou l'aveugle. C'est ce dernier système qui paraît avoir été le plus employé. Des engins de ce type ont été retrouvés lors de fouilles entreprises dans les fondements des anciennes fortifications de Zurich; leur emploi lors du siège de Zurich par les cantons primitifs, en 1444, ainsi que pendant la bataille de Saint-Jacques sur la Sihl, est évident.

Durant le XVII^e siècle, l'emploi de la grenade se généralise. Dans les combats, et surtout dans les sièges, elle est fréquemment utilisée. De nouveaux modèles apparaissent: ce sont les grenades de verre ou de fonte, chargées de poudre noire.

La guerre de 30 ans voit la défense de Regensburg (1634) par les troupes suédoises, assiégées par les Impériaux. Le général suédois

Kagge, pour la première fois, forme un corps composé de volontaires qui vont être spécialement chargés du lancement des grenades. Il s'agit là du premier corps de grenadiers.

Le fait que leur solde est immédiatement haussée au-dessus de celle de leurs camarades des autres armes est facilement explicable par ce commentaire laconique d'un historien militaire de l'époque:

« ... auquel allumage de la mèche de nombreux lanceurs perdirent les mains ».

Parmi les raisons que les chroniqueurs d'alors avancent pour expliquer les accidents qui semblent déjà très nombreux, relevons encore ces deux-ci:

La peur de l'arme ¹

et, dans le feu du combat,

la fascination exercée par l'ennemi qui amène le grenadier à oublier de lancer son engin déjà allumé.

Que l'utilisation de la grenade se soit généralisée, nous en avons la preuve dans le compte rendu des munitions brûlées devant Vienne, lors du siège de la ville en 1683 par les Turcs. Nous en extrayons ces chiffres: la défense a utilisé 41 700 boulets de canon, 6700 bombes et 805 000 *grenades à main*. A la veille de faire campagne, trois ans plus tard, l'armée impériale dispose d'une dotation de 84 000 grenades et en 1692, Vauban fait tomber Namur, défendue par Menno van Coehoorn, après utilisation de 41 000 boulets, 9000 bombes et 20 000 grenades à main. Les chiffres sont éloquentes.

Aussi Louis XIV avait-il rapidement accordé à l'extension de cette arme l'attention qu'elle méritait. En 1667 déjà, il fait former comme grenadiers quatre hommes par compagnie d'infanterie; 5 ans plus tard, chaque régiment reçoit sa compagnie de grenadiers, puis son bataillon de grenadiers. La garde personnelle du monarque sera composée, dès 1676, de deux compagnies de grenadiers à cheval. Mais bientôt la grenade va subir une éclipse; sa disparition partielle des champs de bataille du XVIII^e siècle et du XIX^e siècle n'entraînera pas la suppression des corps de grenadiers qui demeurent les troupes d'élite qui seront chargées des missions de choc.

Quant aux raisons qui sont à l'origine de cette disparition temporaire de l'arme, on peut, croyons-nous, les trouver dans l'introduction des armes à longue portée, qui empêchent le grenadier d'approcher à

¹ Nous y reviendrons plus loin.

distance de jet de son adversaire. Déjà d'ailleurs, dans le livre I de ses « Commentaires », Monluc parlait en ces termes de l'invention de l'arquebuse :

« Que pleust à Dieu que ce malheureux instrument (l'arquebuse) n'eust jamais été inventé ! Je n'en porterois les marques, lesquelles encore aujourd'hui (1574) me rendent languissant, et tant de braves et vaillans hommes ne fussent morts de la main le plus souvent des plus poltrons et des plus lasches, qui n'oseraient regarder au visage celui, que de loing, ils renversent de leurs malheureuses balles par terre. Mais ce sont des artifices du diable pour nous faire entre-tuer. »

La grenade, jusqu'alors employée dans tous les terrains, ne pourra plus être utilisée que dans la guerre de siège. C'est le siège de Lille par le prince Eugène en 1708, où la défense utilise des grenades « de fer, de papier, de bois, de verre, de plomb, de bronze » et même des « pâtes de grenades » qui rappellent curieusement nos charges concentrées. En 1799, c'est l'échec de Bonaparte devant Saint-Jean-d'Acre. Il doit lever le siège de la place, après que plus de 2000 de ses hommes ont été mis hors de combat par les assiégés qui ne cessent de bombarder les assaillants de grenades à main et de bouteilles enflammées. Rosenthal, en 1801, dans son « Encyclopédie de l'art de la guerre », écrit que « le lancement de la grenade à main est tout aussi dangereux pour le grenadier que pour l'ennemi, l'engin ne pouvant être que rarement lancé à une distance suffisante ». Plus loin, il préconise l'emploi du lance-grenade. L'arme est totalement inexistante dans les armées napoléoniennes ; les grenadiers de l'Empire n'en connaissent pas l'emploi. C'est la Révolution de juillet 1830 qui, en France, fait ressortir la grenade à main des arsenaux ; elle est très appréciée dans les combats de rues. Le siège de Sébastopol et la guerre de Sécession en voient également l'emploi. Puis c'est la disparition totale pendant un demi-siècle environ. Les réserves sont entassées dans les magasins de munitions ; les règlements militaires ne leur consacrent dédaigneusement que de rares alinéas ¹. En Suisse, dans nos arsenaux, les dotations de grenades de fonte et de verre dorment dans de grandes caisses à travers les XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles.

La grenade à main sera réhabilitée. Elle le sera sur les champs de bataille de la guerre russo-japonaise de 1904, où son importance s'im-

¹ Il n'est pas sans intérêt de relever qu'à cette époque notre règlement de pontonnier prescrit la grenade pour les franchissements de cours d'eau de vive force.

posera dans le combat d'infanterie. Les états-majors européens suivront de très près les expériences réalisées sur ce banc d'essai de la première guerre mondiale, comme ils le feront quelque trente années plus tard des expériences de la guerre d'Espagne, banc d'essai des armées du conflit 1939-1945. De leurs observations naîtront nos grenades actuelles.

Si nous avons la certitude que la grenade à main en, 1904, appartenait au matériel de guerre de l'armée russe, le doute subsiste quant à savoir qui, des Russes ou des Japonais, l'employèrent les premiers. Il semble qu'en des points différents du front, son apparition dans chacun des deux camps fut simultanée, sous forme d'engins perfectionnés du côté russe, sous forme d'improvisation de fortune du côté japonais. Il n'est pas sans intérêt de relever à ce propos le récit d'un capitaine russe, paru au « Journal des Sciences Militaires » de novembre 1906; cette relation nous donne une idée de ce que représenta à l'époque cette résurrection d'un engin alors considéré comme complètement dépassé, inutilisable ailleurs que du haut d'une forteresse.

« L'attaque japonaise », raconte le capitaine Nidvine, « était une attaque montée dans un style vieux de 100 ans et d'un type que l'on croyait ne plus jamais revoir sur aucun champ de bataille moderne. »

Indifférents au feu des Russes qui s'étaient solidement retranchés, 3000 Japonais abordèrent les positions et les enlevèrent *en combat rapproché*, chose qui ne s'était plus vue depuis des siècles!

« Et cette infanterie, après avoir fait irruption dans notre position, fit alors usage d'une arme plus ancienne encore, disparue des champs de bataille depuis Dettingen et Fontenoy, Aussitôt qu'une compagnie japonaise était arrivée à la hauteur de notre position, les hommes prenaient leurs fusils dans la main gauche, et, au lieu de tirer ou de charger à la baïonnette, ils lançaient de la main droite des projectiles qui nous paraissaient être des cailloux. Mais ces pseudo-cailloux, faisant explosion, répandaient autour d'eux une fumée jaunâtre. Le secret jusqu'ici si bien gardé par les Japonais était enfin découvert: ces projectiles n'étaient rien d'autre que des grenades à main chargées à la dynamite. Chaque soldat ennemi portait trois de ces grenades. Nos hommes étaient tellement démoralisés par ce procédé d'attaque inattendu qu'ils n'offraient qu'une résistance minime!

» Au moment où la pluie de grenades était la plus dense, la position était devenue un incroyable enfer au milieu duquel s'élevaient lentement

d'énormes nuages de fumée jaune. Au centre de ce nuage éclataient continuellement d'innombrables grenades japonaises et russes. De nouvelles compagnies ennemies abordaient la position, et tandis qu'une partie des assaillants chargeait à la baïonnette, l'autre partie tirait sur les nôtres qui commençaient à s'enfuir. Cette scène étrange n'avait pas duré plus de dix minutes. Ou nos hommes étaient morts, ou ils étaient prisonniers, ou ils étaient en fuite. »

Parlant de l'efficacité de ces grenades durant le même combat, un témoin se laisse aller à un lyrisme, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il est réaliste, et pénible, dans l'esprit du temps :

« Dans l'esprit du combattant, une seule idée domine alors toutes les autres : Tue ! Tue ! Tue !

Lance ta grenade au milieu du paquet le plus dense de tes ennemis ! Rien ne lui est comparable, rien ne peut blesser aussi effroyablement, rien ne peut déchirer, rien ne peut mutiler comme elle ! Des têtes arrachées, des membres déchirés, des lambeaux de chair volent de tous les côtés... Le chaud sang humain te jaillit au visage ! Tue ! Tue ! Tue ! »

Les observateurs des divers pays européens, qui suivaient sur place le déroulement des opérations, ne manquèrent naturellement pas d'aviser leurs gouvernements respectifs de la résurrection imprévue des grenades à main et du rôle important qu'elles venaient de jouer. Ce rôle se confirma durant les guerres des Balkans de 1912-1913. Pourtant, le mythe de la rapide guerre de mouvement était profondément ancré dans les états-majors des futurs belligérants. La grenade ne leur semblait pas devoir jouer chez eux le même rôle qu'elle avait joué en Orient. C'est la raison pour laquelle, lors des premiers combats de 1914, l'armée française ne put utiliser — dans les combats des Vosges, par exemple — que des grenades improvisées, charges d'explosifs attachés sur des morceaux de bois, embryons des futures grenades à manche qui seront très en honneur dans le camp allemand. L'apparition de la mitrailleuse, l'« enterrement » des armées, la stabilisation des fronts, furent les causes qui hâtèrent le choix et la confection de modèles types de grenades à main.

En 1914 déjà, la Suisse disposait d'un modèle de grenade défensive, avec fusée percutante et cheville de sûreté. Elle était munie d'une queue de chanvre qui devait diriger la grenade pendant le jet, de façon que le corps même du projectile tombe perpendiculairement sur le but, la

fusée percutante ne fonctionnant qu'à cette condition. Son poids, relativement élevé, était de 1225 grammes, sur lesquels on ne comptait que 75 grammes de trotyl¹: l'armée française adopta dès 1915 différents modèles de grenades fusantes, à percussion automatique ou à main, de celles qui furent communément appelées « grenades citrons » ou « grenades œufs ». Ce sont ces modèles, avec des variantes dans les systèmes d'allumage, qui équipent aujourd'hui encore l'armée française. En Allemagne, l'effort se porta sur les grenades à manche, c'est d'elles que devaient dériver, en 1919, nos premières grenades offensives à manche, qui venaient compléter dans notre matériel la D.H.G. 17 que nous utilisons encore. De l'O.H.G. 19 dérivera en ligne droite la H.G. 43.

* * *

Les accidents qui se produisent lors des exercices de lancement de grenades de guerre sont nombreux, trop nombreux, Et pourtant, jamais, à notre connaissance, ils ne sont dus à une défectuosité du matériel, qui fonctionne toujours admirablement. A l'origine de chaque accident il y a une faute, faute du lanceur, faute de l'instructeur. Un règlement militaire anglais subdivise très justement en quatre points principaux les erreurs qui sont à l'origine de tout « accident de grenade ». Nous allons reprendre et développer chacun de ces points.

L'IGNORANCE

Ignorance du fonctionnement de l'arme qui paraît à l'homme trop mystérieux pour qu'elle lui inspire confiance. La connaissance du mécanisme donnera au lanceur l'assurance qui peut lui manquer et qui, en faisant défaut, peut provoquer une catastrophe.

Ignorance aussi qui provient du manque d'exercice du grenadier qui n'a pas suffisamment acquis l'habitude de manier la grenade de guerre, qui n'a pas l'assurance nécessaire pour utiliser son arme sans qu'il en résulte aucun danger pour lui et ses camarades.

¹ A titre de comparaison, rappelons que notre H.G.43 pèse 600 grammes sur lesquels 330 grammes de trotyl. Et qu'avec charge additionnelle, cette même H.G.43 pèse 2350 grammes sur lesquels 1880 grammes de trotyl.

LA NÉGLIGENCE

Négligence des innombrables prescriptions de sécurité qui tendent toutes à réduire à leur minimum les possibilités d'accident. Dans tous les exercices de lancement de grenades, a-t-on cherché à appliquer *au plus près possible* de la lettre les prescriptions relatives à la protection du lanceur, de la troupe, et celles relatives aux distances de sécurité?

LA BRAVACHE

Très dangereux! Elle est à l'origine d'innombrables accidents. Trop souvent, elle est le fait de l'officier même qui devrait la réprimer avec la même énergie qu'il met à lutter contre la crainte. Le moniteur grenadier qui ne se met que mal, ou pas à couvert du tout, lors de lancements de grenades, donne un exemple déplorable et nuisible. Il met en danger non seulement sa vie à lui, mais — ce qui est beaucoup plus grave — celle de l'homme qu'il instruit. Ce ne sera jamais par des imprudences criminelles que le moniteur arrivera à obtenir du grenadier la maîtrise nécessaire pour un lancement intelligent de la grenade à main. La bravache doit être combattue, comme totalement incompatible avec l'instruction aux grenades à main.

LA PEUR

Elle est naturelle chez l'homme qui tient pour la première fois une grenade de guerre en main. Le devoir de l'instructeur grenadier est d'apprendre au lanceur à surmonter sa peur, puis à la dépasser. Tout homme qui n'y arriverait pas devrait être éliminé et spécialisé dans un autre domaine. Mais, une fois pour toutes, il faudrait obtenir de certains moniteurs qu'ils cessent d'agiter aux yeux des hommes, et cela pendant toute la durée de l'instruction aux grenades d'exercice, la légende sanguinolente et un peu ridicule du « danger des grenades de guerre ». Cette légende est elle-même cause de la perte de nombreuses vies humaines. De plus, elle est fausse.

Correctement instruit, seul avec son instructeur sur l'emplacement de jet, maître de son engin, *et conscient du fait qu'il ne court lui-même aucun danger*, le grenadier est relativement moins en danger à ce moment-là qu'il ne l'a été la veille dans un stand de tir au fusil où, sur une même

lignes, 30 hommes tiraient parallèlement, 30 hommes avaient leurs armes chargées.

Il est des légendes qui sont nuisibles, même criminelles; celle de la « trahison » de la grenade à main en est une, et ceux qui la répandent, en l'illustrant d'exemples romancés et de véracité douteuse, font un très mauvais travail: ils scient la confiance du grenadier dans son arme, ils le mettent en danger. *Lorsqu'il y a accident, ils oublient de préciser qu'il y avait faute d'homme.* Intelligemment instruite, et intelligemment employée, la grenade à main ne « trahit » pas plus que ne le fait l'arme à feu normale.

Tout accident de grenade peut être expliqué par l'une des quatre raisons énoncées ci-dessus. Tout accident de grenade peut être évité, tout accident de grenade doit être évité. Si elle le fut il y a des siècles, la grenade à main a cessé aujourd'hui d'être un instrument dangereux pour celui qui la lance.

